

Depuis qu'Otar est parti... Absence partagée

Denis Desjardins

Numéro 232, juillet–août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2004). Compte rendu de [Depuis qu'Otar est parti... Absence partagée]. *Séquences*, (232), 48–48.



Un fort souci de véracité

DEPUIS QU'OTAR EST PARTI... Absence partagée

Elles sont trois : la fille, Ada, la mère, Marina, et la grand-mère, Eka. Elles partagent un modeste quoique chaleureux appartement à Tbilissi. Et Otar, le fils ? Exilé à Paris, il travaille dans le bâtiment. Eka adore son fils. Elle ne vit que pour lui, ne pense qu'à ses prochaines lettres et à ses prochains coups de fil. Otar est parti gagner sa vie en France, pays rêvé dont tous les membres de la famille parlent la langue, et dont les ouvrages des plus célèbres écrivains couvrent les tablettes de la bibliothèque familiale. On pardonne facilement à Eka sa risible nostalgie d'une époque révolue. Même ses rappels sporadiques de l'époque stalinienne font sourire davantage qu'ils ne scandalisent. Une tendresse bien palpable unit ces trois femmes si différentes, au-delà des petites tensions de la vie quotidienne, par exemple, quand chacune des trois s'entête à écouter en même temps sa musique préférée. Histoire tranquillement souriante, chronique à la fois gentille et désuète ; c'est du moins ce que le spectateur pressent durant les premières minutes. Simple tranche de vie, suite de petits moments finement observés, mais encore ? Le récit va toutefois accuser un tournant dramatique. Ne craignant pas de sacrifier sa collection d'ouvrages rares pour réunir la somme nécessaire, Eka décide de prendre l'avion pour Paris afin de retrouver son fils dont les appels se font rares depuis quelque temps. L'anxiété travaille Ada et Marina qui, mises devant le fait accompli, doivent accompagner l'aïeule à reculons dans ce voyage dont elles redoutent l'issue. Comment, en effet, pourront-elles se sortir de l'engrenage du mensonge ? C'est qu'elles n'ont pas eu le courage de révéler à la vieille la mort récente de son fils, victime d'un accident de travail...

Le casting de **Depuis qu'Otar est parti...** est dominé par une « jeune » comédienne non professionnelle de 90 ans, Esthe Gorintin. Celle qui fit ses débuts il y a cinq ans dans le très remarquable *Voyages* d'Emmanuel Finkiel (voir *Séquences* n° 206), incarne ici, avec une retenue et un naturel parfaits, Eka, cette petite vieille d'apparence fragile au dos voûté, dont on croit à tout instant qu'elle va s'écrouler, et qui se révèle d'une opiniâtreté insoupçonnée. Eka aime la vie, elle est coquette et ne s'en laisse pas imposer. On n'est pas loin de la *Vieille Dame indigne* de Brecht... Il faut la voir parcourir inlassablement les rues de Paris, monter tous les escaliers et frapper à toutes les portes dans le but

de retrouver son fils bien aimé. Elle que sa fille et sa petite-fille voulaient épargner en lui dissimulant la vérité, se révélera finalement plus forte que celles-ci par un singulier retournement de situation que je me garderai bien de dévoiler ici.

Production franco-belge, **Depuis qu'Otar est parti...** a remporté une multitude de prix bien mérités, dont le grand prix de la Semaine de la critique, à Cannes, en 2003. Le scénario, tiré d'une histoire vraie, propose une belle leçon de courage et d'humanité, d'une étonnante justesse psychologique. C'est plus ou moins par hasard que Julie Bertuccelli situe l'action principale en Géorgie, pays qu'elle a découvert en y travaillant auprès du cinéaste Otar (!) Iosseliani, et dont elle semble apprécier les influences culturelles variées et la chaleur de ses habitants. Par ailleurs, ce choix permettait de jeter un regard extérieur sur la France, pays mythique aux yeux de certains peuples d'Europe de l'Est (un peu comme le mythe de l'Amérique continue de fasciner nombre de Français). De l'école documentaire où elle avait jusqu'ici frayé, Bertuccelli a visiblement retenu l'économie de moyens et un souci de véracité, et la réalisatrice ne s'attarde qu'à l'essentiel. Foin de dramatisation outrée, de trame musicale envahissante ou de personnages de second plan pittoresques.

Un film sobre et touchant, une première fiction pleine de promesses.

Denis Desjardins

■ France-Belgique 2003, 102 minutes — Réal. : Julie Bertuccelli — Scén. : Julie Bertuccelli et Bernard Renucci — Adapt. : Roger Bohbot — Photo : Christophe Phollock — Mont. : Emmanuelle Castro — Déc. : Emmanuel de Chauvigny — Cost. : Nathalie Raoul — Musique : Antoine Duhamel, Dato Evgenidze, Arvo Pärt — Int. : Esther Gorintin (Eka), Nino Khomasuridze (Marina), Dinara Drukarova (Ada), Temur Kalandadze (Tengiz), Rusudan Bolqvadze (Rusiko) — Prod. : Yael Fogiel — Dist. : Cinéma Libre.